

LES CHANSONS DE *LA VALSE DES AFFLUENTS*

lecture musicale d'après le roman de Theo Hakola

avec

lecture/chant : Madeleine Assas

chant/lecture : Theo Hakola

piano : Simon Texier

violon/accordéon : Bénédicte Villain

1) **FIFTY THOUSAND LUMBERJACKS**

(du *Little Red Songbook* de *The Industrial Workers of the World*)

2) **DUMP THE BOSSES OFF YOUR BACK**

(du *Little Red Songbook* de *The Industrial Workers of the World*)

3) **LIBERATE ME FOR NEW YEAR'S EVE**

(Hakola)

4) **J'ENVIE LE SERPENT (LA COMPLAINTE DE RACHEL DONNELLY)**

(Hakola)

5) **PISS FACTORY**

(Patti Smith)

6) **HE'LL HAVE TO GO**

(J.Allison/A.Allison)

7) **LA BOUSSOLE**

(Hakola)

8) **Ô TENDRE JEUNESSE !**

(Hakola/Villain)

9) **I FALL TO PIECES**

(H. Howard/H. Cochran))

10) **DARLING BE HOME SOON**

(J.B. Sabastian)

11) **THE WEST IS DEAD**

(Ralph Chaplin/Hakola)

12) **PRIÈRE PROFANE**

(Hakola/Villain)

un tour d'instru puis :

MA

1) FIFTY THOUSAND LUMBERJACKS

(mi) "Une telle bande de diables"

c'est (si7) ce que dit la presse :

"Ils font grève pour de meilleurs salaires

et pour que le nombre d'heures (mi) baisse

Ils ont quitté les puits, les flemmards unis

En bloc, ils ont tout arrêté (la)

Ils (si7) disent qu'ils gagneront la grève, quitte

à mettre les patrons sur le pavé." (mi) (mi min)

TH

Carson Clay. Se voyait en faire partie. Voyait le canyon de Burke comme un étroit portail. Un seuil. Se voyait se tendre, étendre ses bras raides qui se calaient, les mains enfoncées, dans chaque versant. Se voyait remonter. En sortir. Se lever.

Carson Clay qui se lève... à Wallace. Qui attend le train de Burke.

MA

Cela commence en 1899, avec un train de la Northern Pacific, dans une colonie minière enserrée par les deux murs qui bordent le cours du ruisseau Canyon Creek. Cela commence à Burke, une ville champignon, une ville d'argent, de plomb et de zinc.

On l'appelle le "train poivrot" lorsqu'il grimpe les dix kilomètres de Wallace à Burke le samedi soir vers onze heures. Par ce beau matin du printemps 1899, il est censé être juste un "train descente" de plus qui porte sa charge jusqu'à Wallace. Pourtant, ce train-ci va souffler dans l'Histoire comme "l'Express dynamite."

Levi W. Hutton en est le conducteur. Il ne semble guère étonné lorsqu'il voit un essaim de mineurs en tenue de travail monter à bord de ses deux wagons de passagers et de ses huit wagons de marchandises. "Oh bon Dieu", soupire-t-il. Deux hommes masqués montent dans sa cabine et l'un d'eux brandit une Winchester devant sa figure.

"Vas-y, on va foutre le camp pour Wallace et plus vite que ça."

C'est ainsi que Hutton rapportera les paroles de l'homme lors du procès. Il lâche un soupir lourd, se frotte les yeux et secoue encore la tête.

Un autre mineur s'adresse à lui. "Tu dis aux patrons que c'est le pétard dans ta tête qui te force. (L'anglais n'est pas sa langue maternelle). Tu dis aux patrons tu luttas avec eux contre travailleurs comme un bon... serpent.

– On n'a jamais reçu l'ordre de faire grève. Que voulez-vous qu'on fasse ? demande Hutton.

– Tu pourrais laisser tomber ce piège à jaunes que t'appelles un syndicat et venir avec nous, dit le meneur.

– Mais on est pas des mineurs, dit Hutton. Ni des pirates...

– ALLEZ... ON ROULE !" hurle le meneur.

Hutton attrape la manette avec colère, envoie la vapeur vers les cylindres, vers les pistons, et l'amas de fer démarre d'un coup sec. Comme le train prend de la vitesse, les femmes et les enfants rassemblés au bord des rails poussent des hurras. On échange dans plusieurs langues des saluts, des adieux et des avertissements. Des noms de compagnies minières portés par certains des wagons attirent une pluie d'insultes et de mottes de terre pendant qu'ils défilent.

“Vous pensez pouvoir faire quoi, à la fin ? demande Hutton.

– Ils ont pas envie de nous écouter, répond le meneur. Disons qu'on va peut-être faire un bruit qu'ils seront obligés d'entendre.”

TH

2) DUMP THE BOSSES OFF YOUR BACK

(ré) Are you cold forlorn and (sol) hungry?

(ré) Are there things you (1a7) lack?

(ré) Is your life made up of (sol) misery?

Then (ré) dump the (1a7) bosses off your (ré) back!

(1a7) Are your clothes all torn and (ré) tattered?

Are you (sol) living (ré) in a (1a7) shack?

(ré) Would you have your troubles (sol) scattered?

Then (ré) dump the (1a7) bosses off your (ré) back!

(ré) Are you almost split (sol) asunder?

(ré) Loaded like a long-eared (1a7) jack?

(ré) Boob – why don't you buck like (sol) thunder,

And (ré) dump the (1a7) bosses off your (ré) back?

(1a7) All the agonies you (ré) suffer

You can (sol) end (ré) with one good (1a7) whack –

(ré) Stiffen up, you orn'ry (sol) duffer –

And (ré) dump the (1a7) bosses off your (ré) back

MA

(1a7) Tu t'écroules sous des mal(ré)heurs

Qui ne (sol) survivront (ré) pas à une bonne (1a7) claque

(ré) Lève-toi mon pauvre (sol) grogneur

Et (ré) fourre le (1a7) patron sous ta (ré) patte

Le 30 décembre 1905, le premier souci de Bill Haywood c'était les femmes. Il en avait deux... ou trois... en plus de celle qu'il avait épousée. Mais le casse-tête du jour, c'était une autre encore, une ancienne – Mme Pettibone, l'épouse de son comarade George – car cette grande brune ténébreuse était revenue vers Bill... “Je pense à toi”. C'était tout ce qu'il avait fallu. Ces mots, cette voix, lui traversèrent le bas-ventre comme une décharge électrique. Mme Pettibone. Des images embrasées de rencontres passées – l'écho du “tu peux essayer l'autre trou si tu veux” qui un jour lui coupa le souffle – lui revinrent tout d'un coup, évoquées par la douceur peignée de sa voix au téléphone... “Je pense à toi”. Il perdit le nord. Et il proposa un rendez-vous à l'hôtel Acorn.

“Non, répondit-elle. Tu vas venir ici. George est en voyage.”

La situation était désespérée. Sa mère avait débarqué pour les fêtes de Noël – ces saloperies de fêtes de Noël ! – et il n’arriverait jamais à quitter la maison avant minuit. Pourquoi ne pouvait-il pas se contenter des putes de la rue Market ou à la *House of Faces and Mirrors*, comme tout le monde ? La réponse était simple : le syndicaliste révolutionnaire le plus célèbre de l’Amérique voulait aussi du sentiment. Ce borgne rugueux, ce “géant de l’Ouest” avait besoin d’une lichette d’amour avec ses ébats. Et il était trop occupé, trop fatigué ou – qui sait ? – carrément trop pervers pour aller se servir ailleurs que dans son propre jardin.

Même en voyage, Haywood avait tendance à lever sa proie trop près de, sinon parmi, son entourage. Il tenait une liste de ses conquêtes – une page par femme – dans un exemplaire bien travaillé de *Tristram Shandy* où il notait quelques détails clefs comme les noms, ou bien les traits identifiants de celles dont il avait oublié, ou jamais connu, le nom.

La prison, avec son lot de privations sexuelles, aurait pu apparaître comme la pire des horreurs pour ce Casanova des Rocheuses. *Aurait pu*, mais ne l’était pas. Car la prison lui ôtait un fardeau : sans femme à prendre, il n’y avait plus à chasser la femme. Derrière les barreaux, Haywood fut libéré des exigences de sa biologie et, délesté aussi des obligations quotidiennes du militantisme, il y vécut quelques uns des intermèdes les plus plaisants de sa vie.

Le 30 décembre 1905, la liste (prostituées exclues) de Big Bill Haywood s’arrêtait à la page cinquante-sept et il n’avait pas pu l’allonger depuis le congrès de l’IWW à Chicago. Se creuser un chemin entre les longues jambes soyeuses de Mme Pettibone (page quarante-huit) ne rallongerait pas cette liste, mais la dame l’avait appelé et Bill était physiologiquement incapable de résister à l’appel de la dame.

TH

3) LIBERATE ME FOR NEW YEAR’S EVE

While every rich son of a bitch is just getting richer
And the poor battered Cubs have lost another good pitcher
While the fundamentalist fringe lends its voice to the president
And the poor sink deeper into disenfranchisement

While the heirs of Joe McCarthy whine “witch hunt” without flinching
And save a ward of white power from “a high-tech lynching”
While their pet “uppity black” strikes a pose and prays
And a lotta real uppity blacks are spinning in their graves

Take my hand... Take my arm
Take my kiss... Make me warm

And liberate me for New Year's Eve

While the clothes have no emperor and image is the only noise
While boys still make the rules and girls are back to being toys
Save a soft place for me under your skin
Gimme shelter in your heart, in your flesh, deep in sin, a place to hide in

And all I want for Christmas is to wrap you up
And make you my sweater and my tie
Then I'll be your shiny new chemistry set
and stuff your stocking with my heart once more before we die
So take my hand... Take my arm
Take my kiss... Make me warm

And liberate me for New Year's Eve

While Brando buys an island just to be free, all I need is for you to make love to me
If only once a year then let it be at the end and the beginning, on New Year's Eve

Take my hand... Take my arm
Take my kiss... Make me warm... and liberate me for New Year's Eve

Don't let this harvest go to seed for want of that miracle deed
That sweetest reason to believe... oh liberate me for New Year's Eve

TH

Carson Clay. Après que sa tante l'eût sorti de prison, resta un mois chez elle où les belles poutres apparentes furent vite courbées par la lourdeur ambiante. Carson était poli. Carson disait "s'il te plaît" et "merci" mais son air maussade infectait la maison comme une veillée mortuaire, tournant en dérision l'éden d'intimité amicale de jadis. Elle l'avait délivré d'un piège et il ne rêvait que d'y retourner ! Pire, il ne lui confiait plus rien. Mais, j'étais sa meilleure amie, se dit-elle. *Maintenant, il fuit mon regard. C'est comme si ma présence même lui était insupportable. Oh mon Dieu, j'ai perdu l'être qui m'est le plus cher.*

MA

4) J'ENVIE LE SERPENT (LA COMPLAINTÉ DE RACHEL DONNELLY)

Dire que je l'ai vu naître, cet homme grave et gracieux
se faire aimer par un tel délice serait bien trop délicieux

De chuchotement en picotement
je traverse les jours sans fermer l'œil
J'allume seize bougies pour chaque prière
mais le bon Dieu ne m'accorde plus de sommeil

Je n'ai jamais su me plier, je suis une lance, je suis fière
Mais pour lui je saurais me nier, je me roulerais par terre
J'apprendrais à me baisser, à savourer ce qu'il daigne me laisser
Je vendrais même mon âme pour l'avoir dans mes serres

Pour une bouchée de sa chair, j'irais jusqu'en enfer

Est-ce la ligne de son bras ou bien l'emprise de la lune en haut ?
Est-ce l'odeur de ses cheveux ou bien une syncope dans mon cerveau ?
Il me fait mal dans ma chair et ma chair me fait mal
Sa voix me cisaille le cœur et son regard m'est fatal
Je sens mon corps trahir ma peur, le désir descendre mon dos
Ô j'envie le serpent qui sait perdre sa peau

Le vent qui attise les feux de mes douleurs
Il souffle sous mes yeux, mais il ne sèche pas mes pleurs
C'est le garçon nommé Carson, le plus beau des malheurs
Le chuchotement qui me picote l'intérieur

Dans ces lieux, sous mes yeux, ce noli-me-tangere

Seraient-ce ses yeux illuminés ou bien ce bourbon de Kentucky ?
Seraient-ce ses mèches bouclées ou bien ce soleil qui me tord l'esprit ?
Il me fait mal dans ma chair et ma chair me fait mal
Il est le fils de ma sœur mais quand ses charmes s'étalent
Je sais l'amour plus épais que le sang de famille
Et j'épancherais ma soif de lui à n'importe quel prix

Dire que je l'ai vu naître, cet homme grave et gracieux
se faire aimer par un tel délice serait bien trop délicieux

Je n'ai jamais su me plier, jamais su supplier
J'envie le serpent qui sait ramper... et muer
Il me fait mal dans ma chair et ma chair me glace les os
J'envie le serpent qui sait perdre sa peau

Au diable cet homme-fleur que je saurais si bien arracher
J'ai trop mal dans la chair qu'il ne vient pas visiter
Mais je jure sur tous les dieux et sur mon époux décédé
Que s'il cédait à ce pêché son corps m'appartiendrait
Le corps de Carson Clay m'appartiendrait... pour l'éternité

TH

5) PISS FACTORY

Sixteen and time to pay off
I got this job in a piss factory inspecting pipe
Forty hours, thirty-six dollars a week, but it's a paycheck, Jack.
It's so hot in here, hot like Sahara, you could faint in the heat
But these bitches are just too lame to understand
Too goddamned grateful to get this job
To know they're getting screwed up the ass
All these women they got no teeth or gum or cranium
And the way they suck hot sausage
But me well I wasn't sayin' too much neither
I was moral school girl hard-working asshole
I figured I was speedo motorcycle
I had to earn my dough, had to earn my dough

Floor boss slides up to me and says
"Hey sister, you just movin' too fast."
She's real Catholic, see. She fingers her cross and she says
"We knee you in the john if you don't get off your mustang Sally,
If you don't shake it up baby." Shake it up, baby. "Twist & shout"
Oh that I could will a radio here. James Brown singing
"I Lost Someone" or the Jesters and the Paragons
And Georgie Woods the guy with the goods and Guided Missiles ...

MA

Regardez-moi maintenant, disais-je... comme Patti Smith à la fin de cette chanson. Chanson... Enfin, non. À la fin de cette petite détonation de poésie parfaite. Ce premier single : "Piss Factory". Enregistré en 1975, je ne l'ai entendu que quatre ans après, à New York, et j'ai dit "oui". *Et j'ai quelque chose à cacher là qui s'appelle le désir*. Je l'entends encore dans ma tête comme je l'ai entendu à l'époque et cette injonction de se lever et de foutre le camp me donne encore la chair de poule. *Regardez-moi maintenant*, disait-elle et, serrant dans ses bras son désir et ses anges de prédilection, elle se redressait et passait une bonne fois pour toutes cette porte du New Jersey.

Glorieux. Oh mon Dieu, c'était glorieux. J'entends encore les lames de piano qui montaient derrière la hargne de cette fille qui n'en peut plus *de Dot Hook qui se prend pas pour de la merde, avec sa sueur de sage-femme* ; qui n'en peut plus *d'inspecter des tuyaux* et qui va sortir, fière et forte, de ce trou. Si seulement je pouvais m'approcher de ça, me disais-je... Si seulement, moi aussi, je pouvais m'y plonger et en retirer ce genre de gloire colérique en mots et en chanson... *Et dans mon nez, il y a un goût de sucre. Et j'ai rien à cacher sauf le désir*.

Regardez-moi maintenant, dit-elle à la fin. Et c'est ce que j'ai dit. Et c'est ce que j'ai fait. Je me suis sauvée moi aussi de ma propre usine à pisse. *Je vais monter dans ce train, oui, je vais le prendre ce train pour New York City. Je vais être quelqu'un... et je vais jamais revenir, jamais revenir, non jamais revenir me refaire cuire dans cette usine à pisse*.

TH

But no, I got nothin', no diversion, no window,
Just I gotta be up here smellin' Dot Hook's midwife sweat
I would rather smell the way boys smell--
Oh those schoolboys the way their legs flap under the desks in study hall
That odor rising roses and ammonia
And way their dicks droop like lilacs
Or the way they smell that forbidden acrid smell
But no I got, I got pink clammy lady in my nostril
And the slow motion inspection is drivin' me insane

MA

Regardez-moi maintenant, disais-je et il faut croire que moi aussi je voulais *être quelqu'un*. Je m'étais trouvé une scène. Moi et un tas d'autres orphelins là, à New York, on a fait quelque chose d'assez grand et d'assez épicé, puis on l'a foutu en l'air et j'ai fui vers un autre endroit mythique qui s'appelle Paris où des ploucs comme moi ne sont pas censés aller et où j'avais rien. Juste un homme qui ne sait pas combien je l'aime et, surtout, combien je *pourrais* l'aimer. Un homme qui paraît avoir peur. Un fils de pute qui *tressaille* quand il me voit maintenant, juste parce qu'il y a un véritable océan de désir qui sommeille en moi et parfois il se réveille d'un coup pour tout éclabousser...

Regardez-moi maintenant. Je le redis tout en sachant que c'est nettement moins glorieux aujourd'hui que quand j'avais seize ans, et qu'on n'est plus en train de foutre le camp d'un trou de merde pour aller vers un bien meilleur ailleurs. En revanche, on est toujours en train d'essayer *d'être quelqu'un*. Quelqu'un de bien. Regardez-moi devenir quelqu'un de bien maintenant. De mieux maintenant. *Et je refuse de perdre. Je refuse de tomber... Oh, regardez-moi maintenant.*

TH

I refuse to lose, I refuse to fall down
Every afternoon like the last one
Every afternoon like a rerun next to Dot Hook
And yeah we look the same
But you know she got nothin' to hide
And I got something to hide here called desire
I got something to hide here called desire
And I will get out of here –
You know the fiery potion is just about to come
In my nose is the taste of sugar
And I'm gonna go, I'm gonna get out of here
I'm gonna get out of here, I'm gonna get on that train,
I'm gonna go on that train and go to New York City
I'm gonna be somebody, I'm gonna get on that train, go to New York City,
I'm gonna be so bad I'm gonna be a big star and I will never return,
Never return, no, never return, to burn out in this piss factory
And I will travel light... Oh, watch me now.

MA

Le *buzz* se transforma en *culte* lorsque les High Yellers, le groupe de Jewell, furent invités à jouer à Irving Plaza dans un concert de soutien pour les Karl Marx Brothers qui s'étaient fait dérober presque tout leur matériel à Detroit. Les High Yellers montèrent sur scène juste au moment où le *speedball*, le mélange d'héroïne et de cocaïne que Helena et Jewell avaient concocté, faisait son meilleur effet. Résultat : osmose – entre les deux amies et entre elles et le public. Après deux rappels ils n'avaient plus de morceaux à jouer mais les gens n'allaient pas partir sans une dernière dose.

Jewell, amoureuse de la terre entière, prit l'initiative. "Je pourrais aller chanter quelque chose, dit-elle. Comme une... une chanson... J'en connais des chansons.

– C'est ça, dit Helena, sarcastique.

– Écoute, j'en ai une ou deux que je pourrais chanter... des trucs de ma conne de mère.

– T'as une mère, toi ?

– Oui... Si on veut. Elle n'a jamais rien fait à part écouter Johnny Cash et baiser la gueule des gens mais... bon ben... je connais des chansons..."

– Ouais, vas-y, dit Bob le batteur, enthousiaste.

– Tu viens aussi, toi, lui dit-elle. Fais-moi juste une petite valse lente, avec des balais si jamais t'en as, et je chanterai a cappella.

Rapproche encore tes lèvres douces du combiné...

Au premier couplet, Irwin Knox est tombé de son tabouret. Au deuxième, les yeux vissés sur Jewell, il se fraya un chemin à travers la foule.

Et à ton ami, tu vas expliquer qu'il doit rentrer...

À l'arrivée du refrain, il était devant la scène, se balançant tout doucement. Comme elle.

Tu peux pas me dire ce que je veux entendre quand tu es avec un homme...

Et lorsqu'elle acheva la dernière note, Irwin le grand ours sensible ouvrit simplement la bouche et lâcha une espèce d'hybride de rugissement et de soupir. Les gens, plutôt déçus par cette fin un peu trop discrète, laissèrent le journaliste tout seul alors qu'ils se ruaient vers le bar.

"J'aime cette bon Dieu de bonne femme-là, s'écria Irwin, content comme un chien qu'on vient de détacher. Elle vient de me trucider !"

TH

6) HE'LL HAVE TO GO

(do) Put your sweet lips a little (fa) closer to the (do) phone
And let's pretend that we're together all (sol) alone
I'll tell the (do) man to turn the juke box way down (fa) low
And you can (do) tell your friend there (sol) with you he'll have to (do) go

(do) Listen to me, darling (fa) do you love me (do) too
Or is he holding you the way I (sol) do
Love is (do) blind, make up your mind, I got to (fa) know
Should I (do) hang up or will you (sol) tell him he'll have to (do) go

(fa) You can't say the words I wanna hear when you're (do) with another man
Darling (fa) won't you answer yes or no, darlin' (do) I will under(sol)stand

(couplet instru puis refrain chanté bis puis relentir/presque a cappella)

(do) Put your sweet lips a little (fa) closer to the (do) phone
And let's pretend that we're together all (sol) alone
I'll tell the (do) man to turn the juke box way down (fa) low
And you can (do) tell your friend there (sol) with you he'll have to (do) go

MA

Jewell avait quatre chansons à interpréter dans la pièce. Et tandis que la pression montait et qu'elle allait enfin se retrouver à cette place privilégiée devant une salle pleine d'yeux et d'oreilles, les vieux réflexes de la chanteuse refirent surface. Quelques bières avant le lever du rideau, une bouteille de Jameson's devant sa glace dans les loges, et à la fin du spectacle elle atteignait une vitesse de croisière éthylique qui lui était familière. Cela pouvait influencer sur sa capacité de marcher droit mais pas de rentrer au fond d'une chanson. Au contraire, comme des œillères, la gnôle l'aidait à concentrer son attention. À aiguïser son toucher.

TH

Et lorsqu'elle acheva le spectacle avec "La Boussole", Jewell Stone le portait. Seule avec rien qu'une chanson. Et le public... le public ému.

MA

Je suis de retour.

TH

On discutait les choix du metteur en scène, les options dramaturgiques et scénographiques ainsi que l'univers volontairement léger, mais c'était Pilar Alonso alias Jewell Stone que les gens allaient revoir et entendre lorsque, une fois rentrés chez eux, ils posèrent la tête sur l'oreiller.

MA

7) LA BOUSSOLE

Quand les anges renverseront leurs coupes de colère
dans l'air, dans la mer et sur la terre

Quand nos aïeux nourris à l'hostie auront compris
le secret de notre péché mystère

Quand ils se mettront à ronger ta chair
Quand ils boiront ton sang mon frère
Alors tu sentiras la flamme humide de ma langue
de feu caresser ta crinière

> refrain instru

Quand l'ardante Absinthe, l'étoile amère
sera tombée pour infecter les eaux
et que les astres aux cieux seront cachés à tes yeux
par un mur de fumée et de fléaux

Quand tu seras porté disparu dans la nuit infinie
d'une guerre infiniment perdue
Je serai sur le rivage pour te cueillir de l'orage
et soulager ton corps battu

Et je t'aimerai et tu m'aimeras
Et cet amour, mon amour, te libèrera

Quand les anges renverseront leurs coupes de colère
Quand le sang gonflera les fleuves
Quand on aura couché la terre sous des draps d'ulcères,
de soufre et de couleuvres

Quand la mer bouillonne et que ses conques sonnent
Quand ses lames auront tout écorché
Quand elle aura ravi ton équipage au sombre naufrage
dans le ventre de sa saumure affamée

Quand ses flots jailliront à bord, que tu perdras le Nord
et que ton corps ne sentira plus rien
Alors ma voix prendra la barre et te ramènera du large
pour unir ton pauvre cœur au mien

Tu m'entendras et ma voix te sauvera des eaux

Tu m'aimeras et ta foi m'amènera ton radeau

Ce chant est une promesse d'une cascade des caresses, la chaleur pour l'éternité

Car je t'aimerai, toujours, loin des flots

Je suis la plume qui trace ton sillon
Je suis la boussole qui te tient sur ma voie
Je suis l'amour qui chantera la berceuse de ton âme
Quand tu viendras dormir dans mes bras

Je t'aimerai et tu m'aimeras

Viens dormir, viens dormir dans mes bras

La paix... comme l'attention concentrée et les songes d'Histoire, ne sont qu'à peine troublés par l'écho d'une voix enfant ou la volute d'un rire portés par une brise, à peine remarqués, vite oubliés tandis qu'ils s'intègrent à la musique de l'eau... jusqu'à ce que le vrombissement assourdissant de l'héliobus qui arrive par-dessus la crête chargé d'une autre cargaison d'amoureux de la nature rappelle à Peter qu'on est en 2029 et qu'il se trouve dans la station amirale *Bear Heaven* de la chaîne *Nike Eco-Experience* actuellement en train d'ouvrir les montagnes de l'Idaho du nord. Toutes les deux heures. Une nouvelle cargaison déposée, une autre ramassée. La navette *Paradis des ours*, capacité : cinquante-quatre personnes.

Pendant un purgatoire de plusieurs générations, rien n'y avait changé. Tandis que le vingt-et-unième siècle insufflait au reste du pays un nouvel esprit entreprenant, la vallée d'Argent restait coincée dans les années 50.

La région dépérissait. Il n'y avait pas d'emplois...

Jusqu'à ce que deux enfant chéris du coin – Copeland Miller et sa sœur Madison – réussissent le plus bel exploit de l'histoire du ski américain en gagnant quatre médailles d'or aux Jeux Olympiques d'hiver de 2018 à Cortina d'Ampezzo et que le sponsor principal de la fraterie Miller – Nike – se mirent à acheter, louer et développer toute terre prometteuse dans la région et qu'un nouveau boom frappa enfin la vallée d'Argent – “Le

paradis de l'éco-tourisme en toute saison"... Et que cette région paria – ce cousin gênant aux cheveux gras, tapi dans les montagnes Bitterroot avec sa bouteille et son passé – fut enfin réintégrée dans la famille américaine.

La région revivait. Il y avait des emplois...

Aussi, et comme un écho des détonations de jadis, tout vestige de mines, de moulins et de mineurs fut-il enfin effacé de ses coteaux. Toute trace des rails sur lesquels avait autrefois roulé "l'Express dynamite" en longeant le Bras sud de la Coeur d'Alene fut balayées par le monorail qui précipitait les gens et leurs jouets le long de la vallée vers les stations rafting, VTT, et parapente.

Et en haut, à *Bear Heaven*, il y avait des ours. Beaucoup d'ours. Car il n'y avait plus personne pour vouloir tirer sur eux et il y avait beaucoup de gens pour vouloir les voir de près et, en raison de la renaissance économique, à pouvoir vivre plus près de chez eux. Beaucoup de gens pour mordre encore dans ces territoires de cent cinquante kilomètres de long que chaque ours avait parcouru depuis le début des temps. Pour en faire des mendiants, mâchant le vide, rôdant autour des stations Nike en quête d'une aumône...

Peter retire délicatement sa mouche de l'eau et s'assied dans l'herbe pour attendre que la navette reparte. Attendre jusqu'à ce qu'il puisse entendre l'eau couler à nouveau. Attendre jusqu'à ce que sa rage se calme assez pour qu'il puisse rêver d'autre chose que de descendre cet héliobus avec un lance-roquettes. *Schlack* ! Il le voit : une frappe en plein dans le mille. Cette saloperie de *swoosh* – l'insigne Nike – transformé en tranchée. L'explosion des flammes. La chute spectaculaire. Et le silence qui s'ensuivra. Le paradis.

Sa Jewell comprendrait. Ici les gens le regardait comme s'il était fou quand il commençait sa diatribe. "Mais regarde ce qu'ils ont fait pour notre région", lui disaient les gens. Il commençait donc rarement sa diatribe.

TH

8) Ô TENDRE JEUNESSE !

Ô tendre jeunesse, chose douce, chose fluide
Dites non à la vieillesse, écoutez vos appétits
Ô tendre jeunesse, chose molle, chose humide
Dites non à la sagesse car un bon look n'a pas de prix

Laissez-nous vous vendre nos t-shirts pourris
Laissez-nous vous prendre pour de gros abrutis
qui font pour nous de la réclame en portant nos produits
qui nous paient pour faire la publicité qui nous a tant réussi

N'importe quelle crotte qui porte la marque, qui porte la marque qui brille
Achetez-la ô tendre jeunesse, faites monter nos profits
Faites-vous respecter ainsi par d'autres abrutis
Dépensez, ô tendre jeunesse, dépensez toutes vos vies

Que la marque rayonne de haut en bas, que personne ne soit à l'abri
des baskets et des casquettes ornés de la marque qui brille
Ne soyez pas trop regardants à l'égard de vos économies
Ô tendre jeunesse, remplissez nos caisses, faites multiplier nos fruits
Ô tendres chiens qui attachez si bien vos chaînes vous-mêmes :
Léchez, lavez, repassez, rapportez et portez vos laisses
Soyez complices avec la police de vos propres supplices
N'affichez pas vos faiblesses, ne vous écrasez pas comme des gonesses
Ne vous habillez pas avec petitesse, ô chère et tendre et jobarde jeunesse
Apportez-nous toute votre largesse et oui, faites fructifier notre business !

Ô tendre jeunesse, ô idiote jeunesse, ô pauvre jeunesse, ô sottise jeunesse
Ô jeunesse bleue, ô jeunesse jaune, ô jeunesse verte, ô jeunesse conne
Ô jeunesse blanche, ô jeunesse rouge, ô jeunesse noire, ô jeunesse qui bouge
Ô jeunesse percée et anti-mondialiste, ô jeunesse tatouée et progressiste
Passez de la pommade à vos exploités, passez vos commandes, n'ayez pas peur
Achetez le swoosh, mettez-nous encore une couche, ô tendre jeunesse,
merci de tout cœur

Des victimes consentantes vous êtes, des consommateurs, des pauvres bêtes
des pigeons plumés jusqu'à la peau par la libre entreprise en plein assaut
Par le swoosh qui vous pousse à vous cribler de dettes,
Par la marque qui vous embarque comme des mauviettes
Par un tas de torchons déguisés en survêtes
Par les manigances de la puissance qui colonise vos têtes...

Ô tendre jeunesse, chose douce, chose fluide
Dites non à la vieillesse, écoutez vos appétits
Ô tendre jeunesse, chose molle, chose humide
Dites non à la sagesse car un bon look n'a pas de prix
Remplissez nos caisses, faites multiplier nos fruits

MA/TH

Jewell Stone. Se baladait entre *libère-moi, pourquoi tu ne le fais pas, bébé ?* des Supremes, et le *blues lassé d'attendre, Seigneur, j'attends depuis trop longtemps, ces blues me font pleurer, mon doux bébé, rentre, je t'en prie, à la maison...* et le *j'ai essayé de fuir et de me cacher, de me faire une nouvelle vie. Mais peu importe où je vais, je peux pas échapper à toi, à toi ma jolie...* de Hank Williams et puis Billie Holiday qui chante *juste une dernière chance pour te prouver que dans mon cœur il n'y a que toi. Chaque nuit je prie pour qu'on m'accorde, à moi, une dernière chance...* lui rappelant qu'elle n'est pas, en fait, la Billie Holiday blanche parce qu'une telle chose ne pourrait jamais exister, et lui rappelant que *j'ai essayé sans succès, de ne plus t'appeler...* Et enfin, c'est Patsy Cline qui lui raconte sa vérité, comme quinze mille autres chansons d'amour et de peine la racontaient autrefois : *J'ai versé tant de larmes mon chéri, mon cœur, depuis que tu n'es plus là...*

Lui rappelant qu'elle n'était pas morte. Jeune, elle s'était toujours figurée que l'on oubliait l'amour – l'amour fondant, désordonné, explosif – avec le passage du temps. Qu'une femme finissait par se passer de la passion, comme de ses jupes courtes et des robes qui ne laissaient rien à l'imagination. Que tout ce bruit, comme toutes ces foutues chansons, était une affaire de jeunes. Mais la voilà, encore en éveil. Toujours émue. Toujours en train d'écouter ces foutues chansons. Jeune, elle ne savait rien, ne se souciait aucunement de la solitude des personnes âgées. Non, elle ne savait pas pour la ténacité du cœur humain. Qui ne lâche pas.

MA

9) I FALL TO PIECES

(la) I (ré) fall to (mi) pieces (ré) each time I (mi) see you (la) again
(la) I (ré) fall to (mi) pieces... (ré) How can I (mi) be just your (la) friend?
(la) You want me to act like we've (mi) never kissed
You want me to forget, pretend we've (la) never met
And I've (ré) tried and I've (mi) tried but I (la) haven't yet
You walk (ré) by and (mi) I fall to (la) pieces

(la) I (ré) fall to (mi) pieces (ré) each time some (mi) one speaks your (la) name
(la) I (ré) fall to (mi) pieces... (ré) Time only (mi) adds to the (la) flame
You tell me to find someone (mi) else to love,
someone who loves me too, the way you (la) used to do
But each (ré) time I go (mi) out with (la) someone new,
You walk (ré) by and (mi) I fall to (la) pieces (x 1)
(instru, puis dernier refrain rechanté)

MA/TH

“Sale pute, lui dit Jewell, histoire de briser la glace.
– Ma poupette ! dit Peter, content d'entendre la voix à laquelle il ne s'attendait pas.
Ils ne se parlent jamais deux jours d'affilée.
– Le cimetière près de Wallace... celui où tu veux mettre ta mère...
– La *Nine Mile*... oui ?
– C'est là où tu veux te mettre toi aussi, n'est-ce pas ?
– Ouais, près de mon arrière grand-père, dans la partie qui était réservée au syndicat.
– T'es totalement flingué.
– Oui, ma poupette.
– Eh bien... Je devrais y être, moi aussi.
– Allô ?
– C'est *moi* qui devrais être à côté de toi. Il faut que tu m'y mettes...
Elle croise les doigts. Croise les jambes. Retient son souffle.
“D'accord, mon cœur, tu y es. Heu... y a quelque chose qui va pas ?

– Oui, dit-elle en exhalant. Tu n’es pas là.

– Je sais. Oh mon Dieu, je le sais.

– Et je voulais juste te dire que je suis prête à mourir là-bas et me faire enterrer là-bas mais je ne vivrai pas là-bas, c’est tout. Je ne pourrai pas.

– Je sais, Jewell.

– Mais en attendant... je veux que tu reviennes ici, mon bébé.

– D’accord.

– Je peux pas supporter un autre jour ici sans toi.

– Alors, je reviens.

– Tu... pour vivre ?

– Oui.

– Quand ?

– Dès que je pourrai.

– Après la mort de ta mère ?

– Non. Dès que je pourrai.”

Elle délace les jambes. Décroise les doigts. Desserre son cœur.

“Mais, dit-elle, c’est... c’est trop facile là. Autrefois il fallait que je... tu vois, il y avait des pipes dans les escaliers et des lettres torrides et tout la tra la la... Bon Dieu mais c’était du boulot tout ça !

– Jewell, tu veux vraiment que je vienne ?

– Oui.

– Que je vienne et que je reste ?

– Mais oui ! J’avais prévu toutes sortes de sacrifices pour te faire plier mais t’as tout de suite dit oui alors...

– Sacrifices ? Comme... d’arrêter de fumer ?

– C’est fait.

– Mon cul. Je ne suis pas encore sourd. Tu en grillais une quand tu m’a appelé

– Ben oui, parce que j’étais au téléphone.

– Je-well, tu serais gentille de garder la forme un peu plus longtemps encore, d’accord ?

– D’accord. Autre chose ?

– Oui, tu me refais une de ces spéciales escalier.

– Cochon ! dit-elle. Mais je ne peux pas, ma pauvre petite patate. Pas si tu veux que je gagne encore ta vie...

– Comment ça ?

– Eh bien, il y a pas intérêt à ce que tu te frottes à mes si fragiles cordes vocales.

– Ah c’est dégueulasse ! C’est toi la cochonne !”

(on rit) Elle rit. Il rit. L’harmonie, la chaleur qui les soudait dans le temps est peut-être a leur portée.

“Je veux dire, poursuit-elle, qui c’est qui va payer la maison dans les Pyrénées si tu fous la merde dans ma gorge d’or ?

– Arrête ! Tu vas trop loin, je...

– Oui, rit-elle, c’est toi qui commences mais c’est toujours moi qui... qui...”

Le rire de Jewell se transforme en toux. Elle couvre le combiné pour s'éclaircir la gorge.

“Ma poupette, reprend-t-il, sans rire. Ça va pas... T'es d'accord pour les clopes ? Et... pendant que nous y sommes, pour la maison sur la rivière que tu vas me payer aussi ?

– D'accord. Mais c'est une promesse d'ivrogne.

– Pourquoi ivrogne ?

– Parce que je suis ivre de joie. Je suis heureuse et je dirais oui à n'importe quoi, là. Alors dépêche-toi d'arriver ici. Mon amour... *Mon amour, rentre vite... Je ne supporterais pas d'attendre une minute de plus si tu lambinais...* Ces putain de chansons sont en train de me rendre folle.

– Mais c'était une belle chanson ça. J'adorais cette chanson... Tu as une belle voix, tu sais. J'aime bien ta voix.

– C'est *moi* que tu aimes bien.

– Oui, je t'aime bien. Est-ce qu'on est toujours faits du même bois ?

– Est-ce que les ours chient dans la forêt ?

– En fait... oui et non. Ils ont de moins en moins de forêt où chier par là. Alors, ils chient dans les rivières, paraît-il, et... Je t'ai dit que l'Ouest rendait l'âme. Et le monde aussi sans doute.

– Je sais, dit-elle. Alors assistons à ce spectacle ensemble, en se tenant la main. Sinon, je vais avoir peur.

– C'est pour ça que je viens.

– Pour n'avoir pas peur ?

– Non, pour que *toi*, tu n'aies pas peur. Moi, j'ai toujours eu peur. Ça changera jamais mais toi, t'es différente. Tu n'es pas censée avoir peur. Donc, si je viens te tenir la main...

– Oh quelle petite patate douce tu es ! Mais Peter... mon bébé... ça a déjà commencé. J'ai déjà peur. Viens vite.

– Oui, d'accord mais... Ne m'attends pas.

– Je laisserai une lumière allumée.

– Très bien. Je te trouverai. Bonsoir, Jewell.

– Bonjour... mon amour et... mon amour ? Peter ? T'es encore là ?

– Oui chérie.

– Quand est-ce que tu arriveras vraiment ?”

TH

10) DARLING BE HOME SOON

(sol) Come... and (do) talk of all the things we did today (sol)
Here... and (do) laugh about our funny little way (sol)
While we (do) have (sol) a few (la min) minutes to (sol) breathe
And I (do) know (sol) that it's (la min) time you must (sol) leave

(do) But darling be home soon
 I couldn't bear to wait an extra (sol) minute if you doddled
 (do) My darling be home soon
 It's not just these few hours but I've been (sol) waiting since I toddled
 For the (do) great (sol) relief of (la min) having you to (sol) talk to

And now... (do) a quarter of my life is almost passed (sol)
 I (do) think I've come to see myself at (sol) last
 And I (do) see (sol) that (la min) the time spent con (sol) fused
 Was the (do) time (sol) that I (la min) spent without (sol) you
 And I (do) feel (sol) my (la min) self in (ré) bloom

(do) So darling be home soon
 I couldn't bear to wait an extra (sol) minute if you doddled
 (do) My darling be home soon
 It's not just these few hours but I've been (sol) waiting since I toddled
 For the (do) great (sol) relief of (la min) having you to (sol) talk to
 (instru refrain)

(sol) Go... and (do) beat your crazy head against the (sol) sky
 (sol) Try... and (do) see beyond the houses in your (sol) eyes
 It's (do) OK (sol) to (la min) shoot the (ré) moon

(la min) So darling, my darling be home soon
 I couldn't bear to wait an extra (sol) minute if you doddled
 (do) My darling be home soon
 It's not just these few hours but I've been (sol) waiting since I toddled
 For the (do) great (sol) relief of (la min) having you to (sol) talk to

MA

Carson Clay. Vit le jeune homme vieux ouvrir ses yeux sur la flaque de sang qui l'entoure ; le jeune homme vieux qui entend la sirène qui l'appelle de son chant d'amour. Vit le jeune homme vieux qui cherche le paradis entre les épaules et dans les yeux de la sirène ; qui cherche sous sa peau la fin de tous les maux, de la faim, de la soif et de la peine. Qui cherche dans son sourire une nouvelle vie et l'amour d'un fils ou d'une fille ; qui entend dans son chant sa mère qui l'appelle, qui l'appelle au pays qu'il avait fui.

TH

Carson Clay. Vit des voitures bleues, blanches et rouges sillonner des patchworks de lopins verts tondus comme des soldats, plantés de pistolets ja-ja-ja-jai-jaillissant de l'eau dans un grand arc-en-ciel, un nuage de couleurs qui se levait comme un voile magique.

Vit les rivières perdre leur chemin.

Vit la vallée de sa naissance se transformer en parc de loisirs, sucée et plumée jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la sucer et la plumer. Vit l'Ouest agonisant, profané par dix mille points noirs qui grandissaient et se combinaient pour former des tâches qui grandissaient et se combinaient à leur tour, jusqu'à ce que cet immense cancer remplace le corps lui-même.

MA

(la min) Les soleils dorés de vos pères menaient
(ré min) Vers des vastes plaines vierges et claires
(la min) Savez-vous que l'Ouest est mort ?
(mi maj) Et la liberté disparaît de la terre

Maintenant de mornes cités se mettent à y pulluler
Et la liberté meurt entre montagne et mer
Savez-vous que l'Ouest est mort ?
Et la liberté disparaît de la terre

De loin et de près, on a dompté et clôturé
Le monde pour lequel se sont saignés vos pères
Savez-vous que l'Ouest est mort ?
Et la liberté disparaît de la terre

MA

Vit le cadavre enseveli par cent millions de rues. Vit les cimes dénudées et les glaciers fondus. Vit les rivières concentrées dans mille milliards de bouteilles en plastique. Vit des montagnes de béton hérissées de tiges d'acier se lever vers ciel en barrant la route aux eaux, aux truites et au sang.

11) THE WEST IS DEAD

(la min) What path is left for you to tread
(ré min) When hunger-wolves are slinking near--
(la min) Do you not know the West is dead?
(mi maj) And freedom is not there nor here (acceleration...)

Your fathers, golden sunsets led
To virgin prairies wide and clear--
Do you not know the West is dead?
And freedom is not there nor here

Now dismal cities rise instead
And freedom is not there nor here--
What path is left for you to tread?
Along the trails of yesteryear

Your fathers' world, for which they bled,
Is fenced and settled far and near--
Do you not know the West is dead?
And freedom is not there nor here--

Your fathers gained a crust of bread,
Their bones bleach on the lost frontier;
What path is left for you to tread?
Along the trails of yesteryear (stop...)

Do you not know the West is dead?
And freedom is not there nor here

MA

Carson Clay. Vit son reflet – vit la maladie qui lui mangeait la tête – dans la contenance horrifiée de sa tante Rachel lorsqu’il monta lui rendre visite à l’hôpital Sacred Heart.

“Ma bonne vieille amante”, rit-il. Tu meurs, lui disent les yeux éloquents de cette femme mourante. “Je suis déjà mort, lui répond-il. Je suis mort quand la rivière m’a pris ma petite fille Emma, le 15 avril 1908. Je suis mort une seconde fois quand Dieu m’a pris mon grand amour Cecilia, le 4 novembre 1926. Et je vais encore mourir quand tu mourras Rachel, le 1er novembre 1954. Dans l’intervalle, je bois de la bière. Je bois de la bière depuis le 20 août 1899, jour où Dieu a commencé à faire n’importe quoi de moi et je demeure son humble instrument. Car je suis mort.”

Carson Clay. Ne voulut plus y être. Se vit échapper. Se vit se tendre, étendre ses bras raides qui se calèrent, les mains enfoncées, dans chaque mur de l’abîme. Se vit remonter. En sortir.

Se vit orné d’un chapelet de saucisses farcies de poudre – une ceinture de dynamite. Se vit vêtu d’une nouvelle chemise blanche et d’un nouveau costume noir. Les yeux plissés. Se vit planté devant le moulin de la Bunker Hill à Wardner. Se vit haranguer les forces des ténèbres tandis qu’il allume la mèche...

Et alors Carson Clay. Se voit assis auprès de Dieu où il retrouve le morceau de son cœur que la rivière Saint Joe lui avait arraché. Entend le Congrès des États-Unis chanter “l’Internationale”. S’envole dans un monde sans bibles sur le vent de la lutte finale. Voit la raison se lever du chaos de la confusion. Danse sur la tombe de la toute dernière illusion. En plein dans la figure du profit, il voit cogner le poing du Wobbly, et à la place de la soumission il voit l’abolition de Dieu, des anges et des mensonges pieux. Il boit trois mois de bourbon, sans la moindre rétribution, il boit jusqu’à ce que 1899 lui revienne et qu’il retrouve la révolution.

Carson Clay. Se voit en faire partie. Voit le canyon de Burke comme un étroit portail. Un seuil. Se voit se tendre, étendre ses bras raides qui se calent, les mains enfoncées, dans chaque versant. Se voit remonter. En sortir. Se lever.

TH

12) PRIÈRE PROFANE

O Dieu, trouve-moi du crack qui dure et dure et dure
Contre la sottise qui nous enlise, Dieu trouve-moi des murs
Une drogue qui ne fait pas mal, mon Dieu, je la cherche toujours
Car le mensonge qui serre nos cœurs, mon Dieu, a toujours libre cours:

Remplaçons l'intelligence par la loi du marché
Mettons le profit devant l'humanité
Le socialisme est défunt, cédon à nos vrais instincts
Au diable l'idée d'améliorer la société

O Dieu, trouve-moi une amour qui dure et dure et dure
Contre l'immondice du monde odieux, trouve-moi quelque chose de pur
Une amour qui écrase l'exécration, mon Dieu, je la cherche toujours
Car la faim profonde, mon Dieu, elle a toujours libre cours:

Mangeons, mangeons, mangeons, avant que l'écume nous écrase
Vive le réinvestissement des bénéfiques pour en tirer davantage
Vendons, vendons, vendons tant qu'il y a de la matière de base
Avant qu'il n'y ait plus rien à prendre, vendons tout et sans gage...

Comment ne pas être, mon Dieu, malade de rage?

Le fruit de vos profits sont vos excès depravés--
Vos Yamamotos moches à 12 000 le complet
Que vos impôts montent pour éponger cette honte;
Que vos commerces crèvent pour vos péchés

D'un lac d'arrogance coule un fleuve d'opulence à prendre et à rediriger
Il y a un amas d'âmes à irriguer et un marché malfaiteur à noyer décapité

Comment ne pas être, mon Dieu, infecté?

J'ai enfin les bras cassés à force de câliner des nuées, comme l'autre disait...
J'ai enfin le ventre troué, par tout ce spleen ravalé, par toutes ces vies brisées...
par le pouls palpitant du profit débridé qui prend l'avant devant l'humanité
par la carence de décence et de vérité : J'ai l'âme échinée par le désir outré

Salisseurs de cerveaux, prêtres de l'échec
saboteurs de visées intellectuelles

Il faut vous deconstruire vos gueules et vous faire lire vos têtes
selon le très, très vrai George Orwell

Des faits peuvent être établis et selon Antonio Gramsci:

La vérité est toujours révolutionnaire

Dire qu'on ne peut pas la connaître, que la chercher est faux et traître
c'est embrasser un cul de sac autoritaire

Ce n'est pas facile de s'échapper – héroïne, naphtaline et le foot à la télé
L'amour physique et la musique beatnique, le grand sommeil ou bien une bouteille...
une belle dose des quatre roses,
ou bien, mon Dieu--goujat odieux : Du rosé, du rosé

J'ai enfin les bras cassés à force de câliner des nuées
J'ai enfin le ventre troué, par tout ce spleen ravalé, par l'amour remué...

par l'usure de la vomissure qui tire un trait entre nous et Dieu
par la haine sans pause d'une vie sans cause et les vœux piteux de la soif de mieux
par le pouls palpitant du profit débridé qui prend l'avant devant l'humanité
par la carence de decence et de verité : J'ai l'âme assomée par le désir outré

